

A la recherche de l'histoire volée

«Misa de Indios» au Cape Ettelbruck

PAR PIERRE GERGES

L'histoire n'est un fleuve tranquille pour personne. Dans le cas de l'Amérique latine cependant, les inévitables secousses du destin humain ont pris le tour d'une irréparable rupture. C'est cette vérité poignante que, traduite en musique, les talents conjoints de l'ensemble baroque argentin La Chimera et de l'Ensemble vocal du Luxembourg ont tenu à nous rappeler avec une passion souvent contenue, parfois délirante, impressionnante toujours.

La dizaine de pièces qui composèrent la «Misa de Indios» ne s'enfilèrent donc nullement sur le mode de la fête, comme nous avons coutume de fêter les messes selon un ordre et à partir de certitudes immuables. Entre le chant processionnel introductif en quechua «Hanaapachap cussicuinin» et l'«Alleluia» conclusif du chef de la

troupe Eduardo Egüez, entre la blanche pureté du chant dépouillé de la soprano Barbara Kusa et la rutilante texture sonore de l'exubérance dansée, entre la ferveur religieuse des cantiques latins et l'irrépressible invasion du folklore, rien ne releva ici du prévisible, du rituel, d'une impossible «Amérique éternelle».

Tout, en revanche, procéda par questionnements, par tâtonnements, dans un glissant mélange des genres qui surplomba les âges et chevaucha les civilisations, non pas à la manière du syncrétisme volage qui s'abreuve à toutes les sources mais plutôt comme le doute lancinant de celui qui, déraciné, ne se fixe nulle part dans sa quête errante. Quête du reste tout aussi errante pour le public désespérément plongé dans une obscurité de salle de cinéma, ce qui non seulement rendit impossible de s'orienter d'après les rares in-

dications fournies par le dépliant mais déconcentra encore par un éblouissement aveuglant à chaque ouverture de porte, désagrément qui se produisit plus souvent que de raison.

Survol de l'Altiplano

Après ce survol intime et hésitant du vaste Altiplano andin à la recherche d'une âme à jamais enfouie, la «Misa Criolla» remit les pendules à une heure qui nous est plus familière et plus commode, celle de l'ordinaire d'une messe réglée... comme du papier à musique. Oeuvre d'un auteur (Ariel Ramirez), d'une terre (Argentine) et d'une époque (les années soixante du siècle passé), cette messe parut plus compatible avec l'imagerie communément évoquée par l'Amérique latine, la verdeur et la souplesse de ses rythmes, sans pour autant se réduire à une fibre unique.



L'ensemble baroque argentin La Chimera et de l'Ensemble Vocal du Luxembourg réunis pour l'occasion. (PHOTO: PIERRE WEBER)

La voix suavement implorante de Luis Rigou accentua le côté populaire de ces prières que le chœur, généreusement fondu à l'arrière-plan, enveloppa de son velouté protecteur. Mais, dans le «Gloria», ce même Ensemble vocal, dirigé par Jean-Philippe Billmann, pouvait se montrer incroyablement cinglant et réactif, avec des accents saccadés et des changements incessants de tactus. Il est vrai que cette messe créole élargit

avantageusement notre entendement de la musique sacrée, et Luis Rigou, chavirant jusqu'à l'étranglement, pouvait passer de la danse à la transe avec une sensualité à fleur de peau. Nul doute que cette partition immédiatement séduisante, riche de couleurs et de rythmes, vibrant d'une prestation collective irréprochable, arriva à se ménager une place indélébile dans notre mémoire auditive.